

L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION
DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Nos écrivains en Haïti

Catherine Voyer-Léger

« Nous avons été plusieurs à noter la quasi-absence des femmes dans de nombreux événements où nous étions. Les lieux de rencontre, les ateliers d'écriture et les assistances aux panels étaient pleins, mais on y croisait très majoritairement des hommes. »

..... PAGE 3

André Roy

« La littérature québécoise n'est pas très connue en Haïti. Pour la simple raison que les livres québécois ne s'y rendent pas. Tout doit passer par la France. »

..... PAGE 4

Franz Benjamin

« On ne peut qu'être ému en écoutant Dany Laferrière lire *Compagnon d'Amérique* de Gaston Miron en Haïti. Tout aussi ému en écoutant Joséphine Bacon ou Paul Bélanger partager leur poésie avec le public haïtien. »

..... PAGE 5

Entrevues

Claude Beausoleil / p. 6

Madeleine Monette / p. 7

Au lieu de l'écriture

Le secrétaire

de Jean Barbe / p. 12

Entretiens enchaînés

Annie Cloutier / p. 13

Frankétienne 2012

Pas étonnant : la nature s'affole. Imaginez, on vient de l'aviser, contre toute attente, que le mot « Lettres », utilisé pour désigner la littérature dans l'intitulé du programme collégial Arts et lettres, est désuet – il est « sorti de l'usage », nous informe Antidote.

Premier choc, elle n'était pas au courant, que voulez-vous. Tant pis, il faudra qu'elle s'adapte. Ajoutez à cela qu'elle devra aussi apprendre à identifier ses œuvres littéraires chéries dans l'amas d'« objets culturels » que propose le plus récent devis ministériel, et, avant cela, à retrouver la littérature quelque part dans le titre vague mais ô combien accrocheur dudit programme « Culture et communication ». Pensez-y bien, cela mérite réflexion, la littérature fait-elle partie de la culture ou des communications ? Avouez qu'il y a de quoi sombrer dans la confusion totale et faire choir sur nos têtes dix centimètres de neige quelques jours avant l'été (à moins, évidemment, que la nature ne cherche à punir les mauvais plaisants, auteurs de cette refonte marketing...)

L'UNEQ a effectué une recherche auprès de coordonnateurs du programme et a fait connaître dans un communiqué les conséquences de ces changements sur la place qu'occupera la littérature dans la nouvelle formation. Vous pourrez le lire sur le site de l'UNEQ. Il ne semble pas y avoir péril en la demeure, pas sur le terrain en tout cas, même si ce n'est pas le cas dans les hautes sphères de la pensée où l'on décide arbitrairement de la date de péremption des mots. Le danger se trouve dans la

Il a neigé fin mai...

subordination possible de la littérature aux communications, mais on peut espérer que les professeurs de littérature empêcheront localement cette dérive dans l'élaboration de leurs plans de cours. Nous verrons à l'usage et continuerons de suivre ce dossier.

Cela étant dit, il y a, par ailleurs, toutes sortes de bonnes choses à annoncer. Notre système de paiement en ligne a si bien facilité le renouvellement des inscriptions que la moitié des membres s'étaient déjà acquittés de cette tâche un mois après la mise en place de la nouvelle procédure. Nous avons également profité de l'envoi d'un paiement forfaitaire par Copibec pour solliciter de nouveaux membres, et cela s'est avéré fructueux puisqu'en quelques semaines, l'UNEQ a reçu plus de 70 demandes d'adhésion.

Nous avons également terminé l'enregistrement des textes des dix poètes qui contribueront à la plateforme de poésie internationale Lyrikline. Comme le site est en rénovation, ces textes seront mis en ligne à l'automne.

Notre fonds de secours Yves-Thériault a pris du galon. À la suite d'une entente conclue tout récemment, il a rejoint, avec d'autres fonds d'aide d'organismes artistiques, l'importante Fondation des artistes, qui a été créée en 1995 par l'Union des artistes et dispose aujourd'hui, à la faveur d'un legs substantiel, d'un capital d'environ 6M \$. La FDA pourra aider notre fonds à croître grâce à ses investissements et à des activités de collecte de fonds que l'UNEQ seule ne serait pas en mesure d'organiser.

Les Rencontres québécoises en Haïti qui se sont déroulées du 1^{er} au 8 mai ont permis à une vingtaine d'écrivains de rencontrer en même temps le public haïtien, fervent amateur de lecture, et ses diffuseurs, éditeurs et libraires. Les témoignages recueillis ont montré que l'expérience avait été à la fois émouvante et productive, malgré les difficultés sociales et économiques auxquelles est confronté le peuple d'Haïti.

La toute première bourse Jean-Pierre-Guay-Caisse-de-la-Culture a été attribuée au romancier Jonathan Harnois, qui a reçu la somme de 3000 \$ pour terminer un projet d'écriture. Cette bourse sera décernée une année sur trois à un membre associé.

L'UNEQ a aussi le plaisir d'annoncer la création d'un poste de trois jours/semaine aux communications. La candidate a été choisie parmi 70 postulants. Il s'agit de madame Louiselle Lévesque, une journaliste d'expérience qui a travaillé comme reporter à la radio de Radio-Canada et a aussi participé activement à la vie syndicale de sa profession. Nous sommes heureux de l'accueillir dans notre équipe.

Bon été à tous. Espérons qu'aucune autre extravagance sémantique ne viendra troubler notre météo.

Danièle Simpson



UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Danièle Simpson, présidente
André Roy, vice-président
Suzanne Aubry, secrétaire-trésorière
Mylène Bouchard, administratrice, représentante des régions
Élise Desaulniers, administratrice
Sylvie Desrosiers, administratrice
Sylvain Dodier, administrateur

Comité de rédaction

Jean-François Caron, rédacteur en chef
Ève Boissonnault, Bertrand Laverdure, Maya Ombasic

Couverture

L'Unique tient à remercier Frankétienne, artiste haïtien, qui a fourni l'œuvre présentée ici.

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal (Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca
www.litterature.org
www.luniquejournal.wordpress.com
facebook.com/LuniqueJournalDeLuneq/

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2013



Photo : Catherine Voyer-Léger

Présente aux Rencontres québécoises en Haïti, l'auteure Catherine Voyer-Léger pose un regard critique sur son expérience dans le cadre de cette collaboration spéciale.

Catherine Voyer-Léger

C'est du 1^{er} au 8 mai dernier que se tenaient Les Rencontres québécoises en Haïti, projet lancé par **Rodney Saint-Éloi** pour souligner le dixième anniversaire des éditions Mémoire d'encrier. Vingt-deux écrivains, en plus d'une dizaine de professionnels du milieu de l'édition, ont profité de cette semaine pour rencontrer les Haïtiens à travers une série d'événements (rencontres dans les écoles, conférences publiques, ateliers d'écriture, journée des professionnels, etc.). Parmi les sujets à l'ordre du jour : la censure, l'américanité, l'héritage littéraire et le féminisme.

Il se trouve qu'après la parution de mon premier livre en février dernier, on aurait pu m'accoler diverses étiquettes, mais on en a surtout retenu deux : blogueuse et féministe. Si je me prends à rêver que la première ne me colle pas à la peau trop longtemps, je suis plutôt fière que le féminisme

Blogueuse et féministe

ressorte comme un thème fort de mon travail. C'est donc avec grand plaisir que j'ai accepté de participer au panel sur le thème « Être féministe aujourd'hui », avec **Yanick Lahens**, **Rachel Bédard**, **Marie-Alice Théard**, **Marie Hélène Poitras**, **Louise Dupré** et **Danielle Magloire**.

Avec grand plaisir et quelques milligrammes d'appréhension. Le féminisme, quoi que certains en pensent, a plusieurs visages et plusieurs discours. On pourrait sans peine imaginer que les conditions matérielles d'existence en Haïti orientent les positions féministes autrement que les miennes. Je suis surtout préoccupée par l'image du féminin et du masculin, allais-je trouver à Port-au-Prince des alliées ? Allait-on plutôt me faire valoir que les problèmes concrets de niveau de vie et d'égalité des droits sont trop urgents pour se préoccuper de questions symboliques ?

Nous avons été plusieurs à noter la quasi-absence des femmes dans de nombreux événements où nous étions. Les lieux de rencontre, les ateliers d'écriture et les assistances aux panels étaient pleins, mais on y croisait très majoritairement des hommes. Cette question bien concrète de la place des

femmes dans un espace public (ici l'espace littéraire) est aussi profondément symbolique. Elle peut être révélatrice de définitions normatives du féminin et du masculin (par exemple, la prise de parole publique relève du masculin). Ce ne sont que des hypothèses pour démontrer que ce n'est pas parce que des enjeux d'égalité matérielle et d'accès mobilisent les efforts que les questions symboliques n'ont pas d'intérêt.

Au moment du panel sur le féminisme, les écrivaines haïtiennes nous l'ont bien rappelé en insistant sur le regard différencié du lectorat face à une parole de femme. Yanick Lahens a insisté sur l'opprobre qui a suivi la parution d'un de ses livres où elle abordait la sexualité féminine. La surprise des lecteurs se manifestait autour d'un commentaire générique : « On n'aurait pas cru ça d'une femme comme vous. » Comprendre qu'une femme bien n'écrit pas sur la sexualité.

Si j'utilise cet espace pour reparler de ce panel, c'est aussi pour rappeler que ce séjour n'était pas que pure extase. Nous avons tous vécu en Haïti des moments d'une grande intensité, parfois euphoriques, et j'ai pu constater que nos réactions publiques donnaient l'impression d'un rêve éveillé. Quand un ami m'a demandé par courriel de lui nommer « une seule chose qui n'est pas merveilleuse » en Haïti, il m'a semblé que le message ne portait qu'à moitié. Il y a bien des choses qui sont loin d'être merveilleuses en Haïti, et la condition des femmes en fait partie. Même dans le merveilleux monde littéraire. Il fallait entendre certaines réactions étonnamment agressives dans l'assistance du panel pour s'en convaincre.

Ce panel fut révélateur à plusieurs égards, mais ce n'était qu'une première pierre à l'édifice. Il y a place pour un dialogue soutenu entre écrivaines d'ici et de là-bas autour de la littérature des femmes et de son pouvoir performatif pour faire évoluer les mentalités.

La prochaine rencontre Québec-Haïti aura lieu au Salon du livre de Montréal. N'oubliez pas les écrivaines. Elles sont moins nombreuses, mais elles racontent un monde dont elles sont seules à pouvoir témoigner.

CV:

Après avoir été directrice des arts et des industries culturelles de la Fédération culturelle canadienne-française (FCCF), **Catherine Voyer-Léger** devenait en 2011 la directrice générale du Regroupement des éditeurs canadiens-français (RECF). Intéressée par la critique, les médias et les réseaux sociaux, elle tient un blogue depuis plusieurs années (cvoyleger.com) et a vu certaines de ses chroniques publiées dans le livre *Détails et dédales* (titré comme son blogue), édité chez Hamac et préfacé par Marie-France Bazzo. (J.-F. Caron)

Tous les carrefours

André Roy était présent au carrefour littéraire des Rencontres québécoises en Haïti. Retour sous le soleil ardent du Sud avec ce poète qui écrit la conscience du monde.

Jean-François Caron

C'est en tant que poète, mais aussi comme représentant de l'UNEO qu'André Roy a participé à cette expédition littéraire et aux différentes activités qui ont ponctué son parcours – car l'Union a participé à l'organisation de l'événement, tout comme la SODEC, l'ANEL et le CALQ. Le

« Écrire, c'est déjà avoir écrit
l'oxygène froissé de janvier
l'haleine des hommes dans les chambres
le dessin frais de la peau
comme une vitre sur le monde »

– André Roy, *Les espions de Dieu*.

périple était important : une trentaine de participants, et plus de 4000 livres québécois dans la soute à bagages... André nous explique : « La littérature québécoise n'est pas très connue en Haïti. Pour la simple raison que les livres québécois ne s'y rendent pas. Tout doit passer par la France. » En effet, pour qu'un livre québé-

cois soit vendu en Haïti, il faut qu'il ait transigé par l'entremise d'un distributeur français.

Les livres qui ont suivi la meute d'écrivains étaient destinés, entre autres, à être vendus au lectorat haïtien. « Dans une librairie en plein air. Il fait tellement chaud que tout le monde est dehors quoi qu'il en soit... », s'amusera le poète en entrevue. Mais l'état des lieux impose aussi une grave prise de conscience : « C'est un pays en état de délabrement terrible, où les infrastructures n'existent plus. Il n'y a même plus de bibliothèque nationale... Elle s'est effondrée. »

Pour les participants, l'intérêt du voyage ne résidait de toute façon pas dans les services et les installations disponibles. Surtout, les rencontres importaient, particulièrement celles intervenues entre gens du Nord et gens du Sud. « Pas beaucoup d'écrivains Haïtiens, par contre : je pense qu'ils sont tous rendus au Québec... (rires) C'était très bien organisé, on était très occupés. Ce n'était vraiment pas des vacances. Surtout avec la chaleur qu'il faisait, on était claqués à la fin de la journée... » À l'horaire, des lectures, des conférences et des visites, entre autres de Petit-Goâve où a vécu Dany Laferrière et qui voit aujourd'hui des étudiants tenter de mettre sur pied un centre culturel.

Pour André, il semble clair qu'Haïti a besoin de plus d'initiatives originales qui permettront non seulement de nourrir les corps, mais aussi les esprits. « Les Haïtiens nous ont rappelé que la littérature est toujours, malgré tout, un besoin qu'il faut combler. »

Engagé sur cette route

André Roy a toujours été engagé, que ce soit à l'UNEO, à Copibec, à la Commission du droit de prêt public. Il est important pour lui d'être actif pour les écrivains, pour leur statut, pour défendre leurs droits. Mais aussi pour défendre les autres, naturellement. C'est un engagement qui se ressent aussi dans ses écrits, sensibles et conscients des enjeux qui touchaient globalement l'humanité. Il aura d'ailleurs profité de son passage en Haïti pour participer à une table ronde traitant de la censure à laquelle assistaient une soixantaine de personnes, surtout des étudiants et des intellectuels.

Cet engagement du poète est profondément ancré (et encré) dans sa pratique – qu'on pense seulement à son recueil *Les espions de Dieu*, dans lequel il entrait poétiquement en dialogue avec des écrivains ayant souffert de sévices et d'exactions politiques. « Dès qu'il y a une dictature, ce sont toujours les écrivains qu'on arrête en premier. Parce que le livre est un lieu totalement personnel et libre : on peut faire ce qu'on veut d'un livre. Or, toute dictature n'aime pas beaucoup ça, qu'on soit libre »

Un nouveau carrefour

Il y aura quarante ans cette année qu'André a publié son premier livre. Belle coïncidence, il a reçu une bourse de carrière du CALQ, équivalant à 30 000 \$ par année, pour deux ans. « Cette bourse, je l'espérais pour pouvoir me concentrer sur l'écriture... et pas trop sur le reste. » Pour la même raison, André quitte le comité de rédaction de *L'Unique*. « Il faut bien que j'écrive ! À un moment donné, c'est bien beau le dévouement... Mais j'ai envie de me reposer la tête. »

Bon repos, et bon travail – souhait paradoxal s'il en est.

Et André, de la part de toute l'équipe de *L'Unique*...
Merci.

CV:

Il est poète, essayiste et critique. En quarante ans de carrière, André Roy a édifié une œuvre comprenant une cinquantaine de publications, dont plusieurs ouvrages traitant de cinéma, mais aussi 25 recueils de poésie. Son parcours est ponctué de nombreux prix, dont le prix du Gouverneur général en 1986 pour le recueil *Action writing*. Il laisse aussi sa trace au sein de différentes revues québécoises – il a d'ailleurs contribué à la fondation de la revue *Spirale*, de laquelle il a été rédacteur en chef pendant cinq ans, il a codirigé la revue *Les Herbes Rouges* et est aujourd'hui directeur littéraire de la revue *Estuaire*.

Originaire d'Haïti, Franz Benjamin a si bien trouvé son chemin vers Montréal qu'il ne l'a pas seulement écrite, il en est même devenu conseiller municipal... Entretien autour de cette correspondance littéraire entre deux îles qui lui sont chères.

Propos recueillis par Bertrand Laverdure
.....

Vous êtes poète, vous êtes né en Haïti mais vous vivez à Montréal. À quel moment avez-vous émigré et pour quelles raisons ?

Franz Benjamin : J'ai quitté Haïti au début de l'adolescence, au milieu des années 1980, pour ensuite rejoindre mes parents définitivement à Montréal en 1986. L'instabilité grandissante de la situation politique en Haïti à l'époque avec entre autres, diverses manifestations contre Duvalier, la révolte des étudiants haïtiens et la réaction brutale du régime sont autant d'éléments qui ont poussé mes parents à conclure que mon avenir n'était plus en Haïti. Je suis parti les rejoindre un matin de décembre.

La correspondance des îles

Vous avez participé aux Rencontres québécoises en Haïti. À quelles activités étiez-vous conviées et qu'avez-vous retenu de votre participation à cette rencontre exceptionnelle ?

F. B. : Quoique malade au début des Rencontres, la suite a été pour moi une série de moments pleins d'émotion. J'ai pris part à trois activités dont la plus mémorable est sans doute ce spectacle hommage à la poésie québécoise tenu à FOKAL. On ne peut qu'être ému en écoutant **Dany Laferrière** lire *Compagnon d'Amérique* de **Gaston Miron** en Haïti. Tout aussi ému en écoutant **Joséphine Bacon** ou **Paul Bélanger** partager leur poésie avec le public haïtien. Et que dire de ces jeunes comédiens haïtiens qui lisaient avec tant d'aisance Miron, Langevin, Godin et d'autres poètes de chez nous comme s'ils lisaient **Magloire St-Aude**, **Georges Castera** ou **René Philoctète**.

Dans votre livre *Vingt-quatre heures dans la vie d'une nuit*, publié à Mémoire d'encrier en 2010, vous célébrez la femme, mais également Montréal. Un de vos poèmes s'intitule « Métro Saint-Michel » et un autre parle de l'« Avenue de l'Esplanade/l'itinéraire de ma lampe muette/c'est toujours l'été sur ta jupe d'iris/ de songes et de délices ». De plus, vous rendez hommage à l'écrivain haïtien Emile Ollivier. Quel est votre rapport à la géographie montréalaise, à la femme montréalaise et aux accointances entre écrivains haïtiens à Montréal ?

F. B. : Toute ma poésie se tisse autour de deux grands thèmes : la liberté et l'amour. Vous pouvez comprendre alors le rôle, pour moi, essentiel de la femme dans cette quête de l'altérité rédemptrice. « La femme est l'avenir de l'homme » chantait Jean Ferrat. C'est à Montréal que la poésie m'a mis au monde. Il est donc naturel que cette ville soit au cœur de mon chant. Montréal me suit dans toutes mes pérégrinations poétiques.

La présence des auteurs haïtiens au Québec remonte à presque un siècle. Certes, des écrivains comme **Émile Olivier**, **Anthony Phelps** ou **Roland Morisseau** font office de défricheurs, mais il existe bien plus que des accointances entre les écrivains haïtiens de Montréal. Comme tous les écrivains du monde, nous avons élu domicile dans l'univers des mots et c'est par leur seule puissance créatrice que nos langages se rencontrent.

Vous avez été élu conseiller de la ville de Montréal pour le district Saint-Michel en 2009. Comment la vie en politique municipale influence-t-elle votre vie en poésie ? Votre rapport à la ville de Montréal a-t-il changé depuis que vous faites partie de son administration municipale ? Êtes-vous devenu plus montréalais qu'haïtien ? Je lance cette dernière question en toute naïveté.

F. B. : L'engagement politique se situe pour moi dans le prolongement de mon engagement poétique. Cet enga-

gement est avant tout rencontre. Au cours des dernières années, j'ai eu le privilège de rencontrer des centaines de Montréalaises et de Montréalais. De partager leurs préoccupations en ce qui a trait à l'administration municipale. De collaborer à plusieurs projets culturels rassembleurs comme Lire Montréal, les Journées de la culture ou encore le très beau projet Hors les Murs visant à améliorer l'accessibilité de la culture à l'ensemble de la population de Saint-Michel.

Tout au cours de mon mandat à titre de conseiller municipal, j'ai continué à participer à plusieurs rencontres poétiques car je crois que le poète a une fonction essentielle dans la ville. Les quatre dernières années ont été éprouvantes pour l'administration municipale montréalaise, mais nous avons quand même eu, malgré tout, des occasions de célébrer la littérature, la poésie et le vivre ensemble. Par exemple, à Montréal, il y a maintenant un Poète de la Cité. J'ai l'intime conviction qu'il nous faudra travailler davantage afin de consolider nos grandes manifestations littéraires tout en continuant à œuvrer sur l'accessibilité de la culture pour les citoyens. C'est là un enjeu majeur pour Montréal, la métropole francophone du Québec.



Le mandat de Poète de la Cité de Claude Beausoleil touche à sa fin. Il n'a jamais été aussi convaincu de l'importance de la poésie incarnée et vécue dans, et par la cité. L'heure du bilan a sonné.

Propos recueillis par Maya Ombasic

Comment pourrait-on décrire le mandat et la mission du « Poète de la Cité », sans l'appauvrir avec des termes techniques ?

Claude Beausoleil : Oui, vous avez raison, de prime abord, ça sonne technocrate – mission, mandat, Cité. Je ne crains pas de déconstruire ces préjugés, d'investir l'espace public afin de montrer, justement, à quel point le poète y a toute sa place. Sa mission, c'est de dévoiler le non-vu, de reconnecter les gens avec les parties oubliées de leur ville et de leur histoire, de dire l'indicible.

Cette figure du poète de la Cité ne date pas d'hier. Il s'agit d'une tradition anglo-saxonne datant du XVII^e siècle, d'ailleurs toujours très actuelle dans les villes anglo-saxonnes. Montréal

Poète de la Cité

À LA RECHERCHE DES LENDEMAINS POÉTIQUES

peut s'enorgueillir d'être la première ville francophone à installer un poète entre ses murs et d'être ainsi le moteur premier d'une initiative qui ne va pas s'éteindre facilement. Car, la mission du poète de la Cité, c'est de « faire rayonner l'âme de Montréal et dire, haut et fort, sa créativité et son bouillonnement, son audace et ses peurs, sa diversité et ses espaces, ses chocs et ses blessures, ses joies et ses enivements ».

Comment la poésie peut-elle raconter « l'espace », voire « un autre » espace ?

C. B. : La poésie investit l'espace public dans la mesure où ce même espace a besoin du poète pour l'élever au niveau de la représentation symbolique et pour tisser avec des fils nouveaux – ou jusque-là invisibles – l'étoffe identitaire et culturelle en construction.

Le poète peut investir cette fonction symbolique en créant un événement fondateur, comme 21 poètes pour le 21^e siècle. Il peut aussi assister aux événements d'un autre genre, comme participer au centenaire de la naissance d'**Irwin Layton**, organisé à l'Université Concordia. J'ai aimé aller à la rencontre de ce poète, sur ses traces en ville, faire des liens entre sa date de naissance, 1912, et celle-là même de **Saint-Denys Garneau** et de **Clément Marchand**, apprendre qu'il a été le maître à penser de **Leonard Cohen**...

Le poète de la Cité s'intéresse aussi à la représentation physique, c'est-à-dire aux monuments qu'on ne voit pas toujours, ou qu'on gagnerait à redécouvrir : le métro Crémazie

et cette œuvre d'art monumentale en céramique intitulée *Le poète dans l'univers* qui rend hommage à **Crémazie**, **Nelligan** et **Saint-Denys Garneau**. Puis le métro Mont-Royal, la place Gérald-Godin, la statue en hommage au poète roumain **Eminescu**... Les poètes et la poésie sont partout, il faut avoir les yeux pour les voir. Dans ce sens, la poésie incarne un autre espace, un espace unificateur qui dévoile les choses cachées.

Nous sommes désormais orphelins d'un autre géant de notre poésie, **Clément Marchand**. Il était lui aussi intéressé par la ville et son espace, même s'il n'a jamais vraiment voyagé ni quitté sa maison de **Trois-Rivières**. Peut-on parler de l'espace urbain sans l'investir physiquement ?

C. B. : C'est un choix qui revient à chaque poète. Mais on n'est pas obligé d'être mobile ni de vivre en ville pour légitimer notre discours sur elle. En 1930, **Clément Marchand** a été un des premiers poètes à parler de la ville et, même s'il écrivait à partir de la périphérie, il a très bien saisi la terrible déchirure entre les ouvriers agricoles et le travail urbain. Kant, un des plus grands philosophes allemands, n'a jamais quitté **Königsberg**...

Clément Marchand est un de nos plus grands poètes. Avec lui vient de disparaître un siècle de mémoire et de poésie. Homme d'une très grande culture, il a côtoyé des auteurs de toutes les générations, d'ici et d'ailleurs. J'aimais et appréciais **Clément** malgré ses belles contradictions. C'est pourquoi j'ai voulu éditer toute son œuvre poétique, *Les Soirs rouges* (Éd. Les Herbes rouges). J'ai eu aussi l'honneur d'écrire la préface, même s'il est difficile de synthétiser en quelques pages l'immensité de sa figure et de son génie.

Comment pourriez-vous décrire la fin de votre mandat en tant que Poète de la Cité ?

C. B. : Sans doute avec deux vers de **Clément Marchand** : « Et je dirai dans quelle exaltante atmosphère / S'édifie la maison des poètes nouveaux ». (*Les Soirs rouges*, collection « Five o'clock », Les Herbes rouges, 2000.)

Claude Beausoleil publiera en 2013 trois ouvrages rédigés dans le cadre son mandat :

1. *Mémoire de neige*, un recueil, aux Écrits des Forges ;
2. les poèmes de circonstances écrits et lus pendant son mandat paraissent dans le numéro 45 de *Lèvres Urbaines* sous le titre « Tu dis Montréal » ;
3. *Estuaire*, numéro 153, publiera quant à elle « Poèmes de la Cité ».

C'est **Martin Thibault** qui prendra sa relève en tant que Poète de la Cité de Montréal pour les trois prochaines années.

Poésie urbaine

CORPS À CORPS AVEC LES GRANDES CATASTROPHES

C'est l'histoire d'une rencontre qui se préparait depuis longtemps, qui a bien failli ne jamais se réaliser.

Ève Boissonault

J'ai *presque* rencontré **Madeleine Monette**. Notre première entrevue tient toutefois du rendez-vous manqué. C'était au mois d'octobre dernier, alors que le violent ouragan Sandy balayait tout sur son passage, ravageant le joyau de l'Amérique urbaine, l'île de Manhattan, et ses environs. Installée sur une terrasse du quartier Chelsea, les yeux rivés sur la rivière Hudson, j'ai joint la romancière par téléphone : le bonheur de converser en français dans ce narratif anglophone.

Notre premier échange, bien que rempli de promesses, était d'ores et déjà teinté d'orage. Le jour de notre rendez-vous, le ciel tourne à l'ébène, les vents au tourbillon. J'appuie sur la touche de rappel automatique. Pas de réponse. Je me demande si tout va bien à Soho, au onzième étage, dans l'appartement de Madeleine Monette. Puis Sandy nous plonge dans le noir.

L'hiver passe.

Rendez-vous promis, remis, je joins de nouveau l'auteure par jour de printemps, toujours par téléphone. Mais elle se trouve sur un traversier menant à Martha's Vineyard. Sur l'océan houleux, son bateau voit le creux des vagues, sous des pluies torrentielles, dans une froideur automnale. Pas facile de garder le fil, ni la ligne. Finalement, elle répondra à mes questions par courriel.

Correspondances

L'année 2007 aura été porteuse pour la romancière Madeleine Monette. Elle lance son cinquième roman, *Les Rouleurs* (Éditions Hurtubise), elle est reçue à l'Académie des lettres du Québec, et commence à mijoter son prochain projet : un premier recueil de poésie qui aura pour titre *Ciel à outrances* (Éditions de l'Hexagone, 2013).

« Le recueil a commencé à prendre forme lorsqu'on m'a demandé d'écrire un "éloge de la marche" pour un numéro de la revue *Mæbius*. Tout de suite l'idée m'est venue d'une femme qui, jour après jour, refait le chemin des rescapés du 11 septembre le long du fleuve Hudson, de ceux qui ont pu fuir », se remémore-t-elle. Les intrications des rues de New York – et la journée du 11 septembre –, Madeleine Monette les connaît bien, puisqu'elle habite Gotham depuis plus de trente ans (« J'ai quitté Montréal pour vivre avec un homme rencontré sur la mer Égée, alors que nous avions tous deux

25 ans », confie-t-elle sans en révéler davantage). L'amour, aussi grand soit-il, ne fait toutefois pas oublier une décennie tumultueuse qui marque au fer rouge l'époque où l'on vit.

« *Ciel à outrances* est ancré dans les actualités du début de ce siècle et dans le réel de la terreur, de la guerre et des grandes catastrophes, au creux de l'instant historique vécu comme "un corps à corps" intime et social, imaginé dans "le ressac des sens" », explique Mme Monette. « Le plein de la bouche » et « Le corps panique », par exemple, sont des poèmes percutants, suffocants, qui font tomber le lecteur dans les catacombes du World Trade Center ou d'autres catastrophes récentes. D'autres poèmes, qui nous transportent dans les marges de l'épicentre, abordent cette même terreur sur fond de drames quotidiens.

« Vivre à l'étranger, comme l'ont fait et le font tant d'écrivains dans le monde, peut créer des conditions propices à l'écoute, nous garder en état d'alerte. Pour ce qui est de New York, à la fois sauvage et hautement raffinée, c'est une ville qui ne se laisse jamais apprivoiser complètement. Toutefois, j'y habite depuis assez longtemps pour ne plus la voir avec des yeux de touriste, pour pouvoir l'intérioriser et la réimaginer », dit l'auteure. « Une grande ville cosmopolite, un bain de langues étrangères où l'on vit en voyage permanent, surtout quand l'on s'est déraciné, peuvent aussi nous redonner notre vulnérabilité, faire tomber nos défenses tout comme l'écriture et la lecture le font dans un autre registre, en nous déconstruisant et en nous reconstruisant. »

À l'heure où l'on termine notre longue conversation échelonnée sur des mois, Madeleine Monette prend l'avion. La Montréalaise met le cap sur son île d'origine le temps de célébrer le lancement printanier des nouveaux livres de son éditeur, le sien, mais aussi ceux de ses collègues d'ici.

« À l'écart, à une distance géographique considérable de la communauté d'écrivains dont j'ai le bonheur de faire partie, dans une mer de mots anglais et sans être lue par la personne qui m'est la plus proche au monde, je suis rarement alourdie par le sentiment d'être observée ou tenue à l'œil, je peux me laisser aller plus facilement peut-être à être farouche dans mon travail », conclut Madeleine Monette, que j'imagine assise devant sa fenêtre, qui a vue sur les toits du quartier de Soho, à Manhattan.

« Vivre à l'étranger, comme l'ont fait et le font tant d'écrivains dans le monde, peut créer des conditions propices à l'écoute, nous garder en état d'alerte. »

DENYS BERGERON

WOW! J'aime ton genre!

Entre le 18 et le 30 avril, des jeunes de 9 à 12 ans ont été conviés à des activités hors du commun sous le thème *WOW! J'aime ton genre!* Douze groupes d'étudiants provenant de six écoles primaires de Drummondville ont eu la chance d'échanger avec trois auteurs jeunesse québécois : **Priska Poirier** a conquis les passionnés d'histoires fantastiques avec *Le royaume de Lénacie*, **Alain Bergeron** et l'illustrateur **Sampar** ont offert des petits documentaires humoristiques sous forme de bandes dessinées. **Corrine De Vailly**, par sa populaire série *Celtina* a comblé les adeptes d'aventure. Puis, le 11 mai, des activités festives reliées au livre se déroulaient dans un beau climat de découverte. L'auteur Alain Bergeron et son compère y allaient de leurs petits secrets pour emballer les curieux sans cesse étonnés. Et comme complément tout à fait bienvenu : une exposition fort bien garnie de livres québécois pour les jeunes. Plusieurs d'entre eux ont spontanément déclaré qu'ils préféreraient la formule à celle des salons du livre, où c'était, d'après eux, plus difficile de s'y retrouver. Des tirages de livres ont fait plus d'un heureux.

Libérez les livres!

Je rappelle que la démarche relativement récente existe sous plusieurs formes dans plusieurs pays d'Europe, d'Amérique du Sud, aux États-Unis et au Canada. Au Québec, elle existe depuis 2011 — son site web *liberezleslivres.com*. Installés dans divers lieux publics (cafés, garages, salons de coiffures...), des points de partage sont en fait des lieux d'échange : on peut y laisser quelques livres dont on veut se départir ou en prendre un qui nous intéresse, l'emporter à la maison ou en voyage. Les livres sont marqués par un autocollant à l'intérieur ou par une inscription manuscrite : « Livre libéré, veuillez l'adopter le temps d'une lecture, puis le relâcher ou libérer un autre livre. » Ou quelque chose de semblable. La formule a dernièrement conquis la région de Drummondville.

Le mur de la culture

Moins macabre que l'autre mur, celui de la torture, le mur de la culture fait meilleure figure au moins à la bibliothèque de l'école secondaire Jean-Raimbault. Depuis le 18 avril dernier, les créations de deux poètes drummondvillois, **Gilberte Leblanc-Gilbert** et **Roch Nappert**, y ont été consacrées. En effet, des laminés éloquentes leur rendent hommage sur ce qui est maintenant désigné comme le mur de la culture.



SONIA COTTEN

Mes mots... mon monde!

Le Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue se tenait cette année à La Sarre, du 23 au 26 mai, sous le thème *Mes mots... mon monde!*. Le comité organisateur ainsi que le président d'honneur, Bryan Perro, sont fiers du succès de l'événement. www.slat.qc.ca

Rouyn-Noranda littéraire

Les Éditions du Quartz viennent de faire paraître *Rouyn-Noranda littéraire*, recueil collectif issu d'un appel de textes lancé en mai 2012. Rouyn-Noranda littéraire collige des écrits fort variés : contes, légendes, chroniques, poésies, nouvelles et récits. Les auteurs sont tous résidents de Rouyn-Noranda : **Christophe Baron-Morasse**, **Fernand Bellehumeur**, **Alexandre Castonguay**, **Jeanne-Mance Delisle**, **Daniel Dumont**, **René Hébert**, **Isabelle Fortin-Rondeau**, **Bruce Gervais**, **Nicolas Lauzon**, **Sophie Prévost**, **Béatrice Mediavilla**, **Marta Saenz de la Calzada**, **Aline Ste-Marie** et **Anne Théberge**. www.editionsduquartz.com

Action réussite

Le comité d'action pour la réussite éducative en Abitibi-Témiscamingue a présenté le 22 janvier dernier le Prix des lecteurs émergents de l'Abitibi-Témiscamingue. Inspiré du Prix littéraire des collégiens, ce projet d'envergure régionale permettra à plusieurs élèves de quatrième et cinquième secondaire des quatre coins de la région de vivre une expérience littéraire enrichissante. L'an dernier, un projet pilote avait vu le jour à l'école d'Iberville.

Considérant le succès remporté par ce projet, il est offert cette année à l'ensemble des écoles secondaires de deuxième cycle de la région. Chaque école a nommé un ou deux porte-parole qui ont défendu les arguments de leur groupe pour retenir un seul roman au Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue à La Sarre.

Mauricie

GILLES DEVAULT

Décès de Clément Marchand

Membre d'honneur de la Société des écrivains de la Mauricie et de l'UNEQ, **Clément Marchand** a marqué notre vie littéraire à bien des égards, par son œuvre d'abord, par son travail de journaliste et d'éditeur, bien sûr. Nous aimerions ici mettre l'accent sur sa présence bienveillante et son appui indéfectible à de nombreux écrivains. Depuis des décennies, Clément conviait des auteurs chez lui, dans son salon ou dans son jardin, pour des rencontres amicales et tellement stimulantes! Salut Clément!

Spectacle hommage

Le 9 décembre dernier, la SEM produisait déjà un spectacle hommage au poète, *Clément Marchand vu par...* à la salle Louis-Philippe-Poisson de la Maison de la culture, place de l'Hôtel-de-ville. En première partie de ce spectacle, des écrivains et amis ont présenté différents aspects de la carrière de Clément Marchand. D'abord **Jean Panneton** a parlé de l'homme et de ses liens en tant qu'ami et éditeur avec la famille Panneton. **André Chamberland** a souligné le travail d'éditeur, **Lévis Martin** a présenté le travail de collaboration entre autres avec **Rodolphe Duguay** à l'occasion d'un travail d'édition illustrée des *Courriers des villages*. **Judith Cowan** a parlé de la générosité et de la capacité d'accueil de Clément Marchand. **Guy Marchamps** a lu des extraits de *Courriers des villages*. **Serge Mongrain** a rappelé le soutien que Clément Marchand a toujours apporté aux jeunes écrivains.

En deuxième partie, le comédien **Jean Laprise** a présenté des extraits d'un spectacle consacré aux *Soirs rouges*. Le tout était accompagné d'un montage audiovisuel de **Sébastien Dulude**, dans une mise en scène de **Gilles Devault**.

Reprise des Midis littéraires

Sur les thèmes de l'écriture et de l'expression dramatique, la première activité de la deuxième saison des *Midis littéraires* a accueilli Gilles Devault, poète, dramaturge, metteur en scène et **Marie Brassard**, dramaturge, metteuse en scène et comédienne. Ils ont lu des extraits de quatre des spectacles de Marie Brassard. Le deuxième rendez-vous réunira **Réjean Bonenfant** et **Djemila Benhabib**.

POUR D'AUTRES NOUVELLES, VISITEZ LE SITE DE LA SEM : sem1978.blogspot.ca.

Hommages à Clément Marchand

« À Trois-Rivières, il y a, me semble-t-il, deux monuments représentatifs dont les trifluviens ont raison d'être fiers. Le premier est fait de pierre et de granit, il se dresse en pleine ville, depuis 1934. C'est le flambeau, témoin de la vitalité trifluviennne. L'autre monument était fait de chair, de cœur et d'esprit. C'était Clément Marchand. À 100 ans, il régnait encore. »

– Jean Panneton

« Le poète-journaliste-éditeur Clément Marchand est décédé le 22 avril à l'âge de 100 ans. Il a tourné la dernière page de sa vie la veille de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur. Les livres le passionnaient. Il pouvait parler pendant des heures des auteurs qu'il aimait, sans être pédant. Sa culture immense, à l'image de son humanisme, séduisait. À côté de ce monument littéraire, on se sentait intelligent, parce qu'il nous élevait quand il parlait et qu'il respectait ce qu'on lui disait. Nous étions plusieurs à respecter cet homme chaleureux, très sensible, jamais mesquin. Je ne lui ai pas connu d'ennemi.

Merci, cher Clément Marchand, pour ces fins d'après-midi de partage et d'écoute. Merci d'avoir édité mes premiers recueils de poèmes en 1978 au *Bien Public*. Merci d'avoir cru en tant d'auteurs et d'avoir été un mentor pour plusieurs d'entre nous. On ne s'habitue pas de voir tomber un chêne au printemps, mais la mort n'est pas triste quand on croit que la joie est au bout et que l'amour nous survit. »

– Jacques Gauthier

« Ma rencontre avec Clément Marchand date du début des années soixante-dix. Il fut mon parrain littéraire, car il publia dans son journal *Le Bien Public* mon premier texte en français sur la Gaspésie. Il était probablement sensible à mon attachement à une terre qui ne m'avait pas vu naître. Par ce geste, il montra une ouverture d'esprit qui surmonte toutes les frontières entre les hommes. »

– Négovan Rajic

« À Trois-Rivières, Clément Marchand a été un conseiller précieux, une figure nécessaire, un ami certain qui a su, au moment où nous étions encore bien seuls comme écrivains, et peu assurés de nos moyens, nous donner confiance et permettre à nos voix de se déployer. Merci Clément Marchand, merci à l'homme accueillant, au poète ouvrier. »

– Gérald Gaudet

Lisez d'autres vibrants hommages à Clément Marchand sur le blogue luniquejournal.wordpress.com.

Maison de la littérature

UN CHANTIER PHARAONIQUE

JEAN-FRANÇOIS CARON

Le 11 avril dernier, l'Institut canadien de Québec conviait de nombreux – et généreux – donateurs à un grand banquet qui devait permettre d'amasser des fonds pour son grand projet de Maison de la littérature.

La nuit est déjà tombée, printemps oblige, lorsque le gratin de la ville de Québec se pointe au rendez-vous, dans la salle de bal du château Frontenac. Chacun est attifé comme il se doit, arborant ses plus beaux atours. Ça sent le parfum cher, mais étrangement, les bijoux scintillent discrètement dans le faste du décor de la place.

Si on s'est donné rendez-vous, cette fois, ce n'est pas pour se faire passer à la fumette de l'encensoir d'un autre gala, mais pour encourager l'Institut canadien de Québec, qui a organisé ses Lettres gourmandes. Il s'agit d'une soirée-bénéfice visant à amasser des fonds nécessaires pour la création prochaine de la Maison de la littérature, un chantier quasi pharaonique – on parle d'un budget de plus de 12 millions de dollars pour un projet qui évolue déjà depuis 1999 et qui pourrait bien faire rougir d'envie les amateurs de littérature de toute la province, y compris de la métropole.

Différents écrivains québécois ont été invités à proposer de courtes lectures aux convives – l'auteure jeunesse **Martine Latulippe**, le romancier **Alain Beaulieu**, la dramaturge **Joëlle Bond**, le bédéiste **Philippe Girard** et le poète **Michel Pleau**. Sur les lieux, même endimanché comme il se doit, ce dernier avouait un certain malaise devant le faste déployé, lui qui est originaire d'un milieu ouvrier – le quartier Saint-Sauveur – et qui dit avoir fait le choix de vivre très humblement, il y a de cela plusieurs années, « pour travailler le moins possible à l'extérieur de l'écriture ». La réconciliation devait toutefois aller de soi : la Maison de la littérature, au cœur de l'intérêt de tous, ce soir-là, n'a rien d'un projet élitiste. « Ce qui me plaît, c'est que l'Institut canadien ne m'apparaît pas être un cercle fermé, ne forme pas une chapelle littéraire. On parle de gens qui sont intéressés à faire vivre la poésie et les autres formes de la littérature pour les lecteurs. Des gens qui sont passionnés entre autres par le livre, qui veulent lui redonner de l'importance »

Lorsque la Maison de la littérature sera enfin sur pied – on vise une inauguration en 2014 – les installations rassembleront une foule de services à l'intérieur de la première église de style néogothique à Québec (le temple Wesley, aussi connu comme la Salle de l'Institut) : une bibliothèque, un bistro d'animation littéraire, des cabinets d'écriture, des salles d'exposition, un studio de création multimédia, une résidence d'écrivain, un salon de lecture, un atelier de bande dessinée, un espace Web et des locaux pour différents organismes littéraires professionnels. Un carrefour important, sans contredit.

C'est justement ce qui intéresse le plus Michel Pleau dans ce projet : sa réalisation offrira un nouveau lieu de rencontre entre ceux qui font la littérature, et ceux qui en profitent. Cette confluence est primordiale pour le poète de Québec : « Le lecteur nous apprend des choses sur la poésie, sur l'écriture. Il nous redonne beaucoup d'humilité... »

Ce projet, additionné à l'offre littéraire déjà riche – Québec en toutes lettres, le Salon international du livre de Québec et différents organismes plus petits mais tout aussi vivants, comme le Tremplin d'actualisation de poésie (TAP) –, dresse un portrait particulièrement dynamique de la vieille capitale. « Depuis quelques années le milieu littéraire de Québec est très vivant. Ça va avec tout le reste : il y a une fierté qui a été retrouvée. Et ça va avec tout un ensemble de perceptions que nous avons de nous-mêmes. Si on attendait toujours la reconnaissance de la métropole, on ne ferait pas grand-chose. »

Québec

« j'écrivais et la parole devenait ma chair comme si je sortais d'une longue nuit »

– Michel Pleau,
Le petit livre de l'été,
Éditions David.

CV:

Né dans le quartier Saint-Sauveur, Michel Pleau consacre sa vie à la poésie. Récipiendaire de nombreux prix, dont celui du Gouverneur général pour *La Lenteur du monde* (2008), il a publié une quinzaine de plaquettes et propose des ateliers d'écriture depuis une vingtaine d'années.



Photo : Edith Couture



Jonathan Harnois,
récipiendaire
de la bourse Jean-
Pierre-Guay –
Caisse de la Culture.

À mi-chemin du projet

UNE BOURSE POUR JONATHAN HARNOIS

La première bourse Jean-Pierre-Guay – Caisse de la Culture, octroyée en mai dernier, a été offerte à Jonathan Harnois pour un projet de recueil de nouvelles traitant de notre rapport à la mort.

Jean-François Caron

Le premier roman de **Jonathan Harnois**, *Je voudrais me déposer la tête*, qui traitait du suicide dans un contexte d'amitié, avait été finaliste au prix Anne-Hébert en 2006, puis adapté au théâtre et mis en scène par **Claude Poissant**, avant d'inspirer le film *Le lendemain de la fête*, de **Stefan Miljevic**.

C'est un projet de recueil de nouvelles qui a attiré l'attention du jury, formé des auteurs **Roxanne Bouchard**, **Pierre Nepveu** et **François Turcot**, de la librairie **Manon Trépanier**, en présence de **Ginette Major** (observatrice déléguée par la Caisse de la Culture).

C'est un peu malgré lui que Jonathan Harnois s'est maintenant tourné vers la nouvelle. « J'ai toujours poussé dans le sens d'un deuxième roman, mais ce n'est jamais ce que ça donne. Il faut que je respecte ce qui est là, finalement. Des fois on s'entête, et on patauge dans le vide à cause de ça. » Selon lui, c'est le thème de son projet, la relation avec la mort, qui appelle une pluralité de voix. « Je veux que la

« Notre position dans l'existence est sacrée. C'est à cause de notre condition de mortels que l'existence est aussi intense. »

– Jonathan Harnois

polyphonie de mes nouvelles donne une impression d'hommage à la mort. Je pense que la mort est notre principale alliée. Quand on se met tôt et quotidiennement en relation avec elle, elle nous enseigne, et ça porte ses fruits. » Pas question, toutefois, d'être moralisateur. « J'ai seulement envie d'offrir plusieurs portraits de relations avec la mort, certaines plus saines, d'autres pas du tout. Je veux que ça nous rappelle que notre position dans l'existence est sacrée. C'est à cause de notre condition de mortels que l'existence est aussi intense. »

Ce projet d'écriture était déjà entamé en 2009, quand il a reçu le Prix littéraire Radio-Canada (volet récit) pour son texte intitulé *Sonam*. S'il lui a fallu tout ce temps, c'est parce qu'il était accaparé par l'écriture d'un scénario adaptant son premier roman pour le cinéma. Un projet qui n'aboutira finale-

ment pas, faute de subvention – mais pour Harnois, l'échec, comme la mort, porte ses enseignements.

La bourse Jean-Pierre-Guay – Caisse de la Culture tombe donc à point nommé dans le parcours de Harnois. « Je suis un peu plus loin qu'à mi-chemin dans le projet. Ça va m'aider à y travailler un peu plus. C'est important parce que plus ça prend forme, plus on a le goût d'y mettre un maximum d'énergie. Quand le bourgeon est sur le point d'éclorre et d'être une feuille, on dirait que ça accélère. » De nouveaux bourgeons viendront d'ailleurs annoncer un autre printemps pour le jeune écrivain puisqu'il vient d'être admis à l'École nationale de la chanson de Granby.

La bourse Jean-Pierre-Guay – Caisse de la Culture rend hommage à celui qui fut président de l'UNEQ et qui, par son travail, contribua à la création du Fonds de secours Yves-Thériault et participa activement au dossier de la reprographie. Il s'agit d'une bourse annuelle de 3000 \$ devant permettre l'achèvement d'un projet d'écriture en cours mais non subventionné. Une année sur trois, la bourse sera remise à un membre associé de l'UNEQ.



Photo: Rita-Adèle Beaulieu

À « corps » et à cri

L'électricité de l'engagement dans la vie d'un écrivain : immersion au lieu de l'écriture de Jean Barbe.

Bertrand Laverdure

« J'ai deux vitesses : je fonce dans le tas ou je me replie sur moi-même »

— Jean Barbe

Dans la chambre de Jean Barbe, deux secrétaires. Un Macbook pro sur l'un, dans lequel il y a un fichier qui contient son grand roman, sa fresque romanesque américaine qui chevauche plusieurs époques. Sur l'autre, un cahier noir, persillé d'une écriture manuscrite allègre, galopante, bigarrée de ratures. Sur ces pages, un roman d'anticipation, l'histoire d'une fraternité, sœur et frère, à une époque engoncée dans un néolibéralisme dystopique.

Jean Barbe a les yeux rouges. Chagrin. Il ne conçoit pas la vie comme une partie de plaisir. On le sent, il le dit, il nous l'a fait lire. Écrivain engagé, il l'est aussi dans sa chair, à vif il reste imposant ; confus, il ne se laisse jamais abattre. Le printemps dernier, il s'est donné à « corps » et à cri pour faire résonner la parole des moins nantis, des percussionnistes de casseroles, des indignés de la rue. Il en a payé le prix. Il a encaissé les coups. Tout ça le mine, l'exaspère. Mais comme il me le confie : « Quand la maison est en feu, on prend un seau d'eau et on aide à l'éteindre ». Réflexe, poussée d'adrénaline, survie de ses principes dans le nouveau far west économique.

Chico, son chien, dort sur son lit. Un socio-affectif, me dit-il, un animal de compagnie ne tombe jamais loin de son maître. Abandonné à Outremont, rapatrié chez l'auteur, cette bête inonde de tendresse toute personne qui l'approche.

Il en est à cent pages de ce roman dans lequel il s'investit beaucoup. Il l'appelle affectueusement son « Cent ans



de solitude». C'est ce qui le tient. Ses enfants et ce projet de roman le gardent en vie. Bien sûr, il anime une émission littéraire à Matv, *Tout le monde tout lu !*, pour laquelle je suis recherchiste et chroniqueur. Oui. Nous sommes amis. Mais tout le respect qu'il m'inspire m'interdit d'être familier à son endroit. Cet homme entier est fait de matériaux composites, bulldozer et chanteur lyrique tout à la fois, convaincu, courageux et terriblement fragile.

Sur son lit, une biographie de Pete Townshend des Who. Il me révèle être surpris de s'intéresser aux bios de musiciens rock, il n'en écoute pas, ou peu. Il a vu cinq fois le documentaire sur le groupe Rush dont il n'est pas un fan. Dans mon for intérieur je me dis, normal, car Jean n'est qu'électricité, fébrilité et indignation énergétique. Plus rock que Jean, il n'y a que Neil Young.

Vue de l'extérieur

DAVID DORAIS S'ENTRETIENT AVEC ANNIE CLOUTIER

David Dorais : Quand tu écris un roman, quel est ton souci principal, quel principe te guide ? Est-ce l'éthique ou l'esthétique ?

Annie Cloutier : L'éthique, définitivement. Lorsque je suis retournée aux études en sociologie, à l'âge de 32 ans, j'ai délibérément choisi de ne pas étudier en littérature parce que je ne voulais pas être influencée par ce qu'on juge actuellement être les critères esthétiques ultimes dans ce milieu. J'apprécie évidemment la richesse, l'esthétique et la vitalité de la création littéraire québécoise, mais ma démarche personnelle est plutôt fondée sur l'expression de notre réalité sociale à partir de mon point de vue de femme scolarisée de la classe moyenne. La sociologie et l'engagement citoyen occupent une place primordiale dans ce que j'écris.

Comme tu n'as ni travaillé ni fait des études dans le domaine littéraire, trouves-tu qu'il est aisé pour une outsider comme toi d'entrer dans le milieu littéraire québécois ?

A. C. : Tout est si relatif et complexe... Je ne peux en aucune façon prétendre que quoi que ce soit ait été véritablement ardu pour moi dans la vie, l'angoisse, le passage à l'âge adulte, la maîtrise de mon caractère explosif et ma relation avec ma mère mis à part, peut-être... J'ai l'impression d'avoir été accueillie avec bienveillance par plusieurs personnes dès la parution de mon premier roman, notamment par l'équipe de ma maison d'édition et par les critiques. En ce sens, oui, c'est aisé. Le milieu littéraire québécois demeure néanmoins un champ étrange et lointain jusqu'à un certain point pour moi. Comme je ne m'y suis socialisée que tardivement et qu'il ne constitue qu'une sphère parmi d'autres dans ma vie, j'ai parfois l'impression que je n'en maîtriserai jamais les codes comme « une vraie ».

Trouves-tu que la littérature est frivole, inutile ou inefficace par rapport aux problèmes sociaux, proches comme lointains ?

A. C. : Bien sûr que non. Il me semble au contraire que c'est l'approche supposément rationnelle et efficace des analystes politiques et des médias qui est absurde et dérisoire. La compréhension et le rapport au monde sont des processus à la fois psychiques et sociaux d'une grande complexité qui mettent un temps infini à prendre de la maturité.

Je ne suis pas loin de croire que c'est ce que nous appelons « nous tenir informées » qui contribue le plus à nous aliéner du politique et, plus généralement, de la réalité. L'art permet d'accéder à l'univers, au sens et à l'existant de manière plus complète et immédiate que « l'information ». Mais il faut prendre le temps de le goûter et de le digérer...

« L'art permet d'accéder à l'univers, au sens et à l'existant de manière plus complète et immédiate que "l'information". Mais il faut prendre le temps de le goûter et de le digérer... »

— Annie Cloutier

Tu as vécu plusieurs années à l'étranger (Allemagne et Pays-Bas) et tu suis de près l'évolution socio-politique du Québec. Y a-t-il quelque chose qui te frappe dans le statut que détient la littérature chez nous par rapport à ce que tu as pu observer ailleurs ?

A. C. : Je connais surtout les Pays-Bas, où la littérature me semble plus mal en point qu'ici. Cela n'est pas étonnant, si on tient compte du fait que les Néerlandais, au cours des derniers siècles, ont été des commerçants qui n'ont jamais hésité à neutraliser leurs particularités culturelles afin de mieux entrer en relation économique avec les étrangers.

Autant que le français en France, l'anglais, comme un cancer, est en train de saccager le néerlandais tant intime que médiatique, professionnel et littéraire. Et le milieu de l'édition néerlandais ne publie à peu près plus que ce qui se vend à profusion, surtout des traductions de romans à succès américains et français. Ce que j'observe aux Pays-Bas — un pays qui n'hésite pas, en d'autres matières, à faire preuve d'originalité et d'audace — m'amène à croire que très



peu de peuples ont une vision de leur particularité culturelle, y accordent du sens et désirent la protéger. Nous devons à tout prix préserver cette volonté québécoise d'affirmer qui nous sommes.

Lisez l'entretien complet sur le blogue luniquejournal.wordpress.com.

CV :

Étudiante au doctorat en sociologie, Annie Cloutier a publié trois livres aux éditions Triptyque, *Ce qui s'endigue*, *La chute du mur* et *Une belle famille*. Féministe, elle est engagée dans une démarche d'écriture pour laquelle elle se positionne comme témoin du monde. (J.-F. C.)

Écrire l'Autre

MANIFESTE DE LA FASCINATION

Marie Christine Bernard

Photo : © Martine Doyon



« Le canot glissait doucement sur l'eau, guidé par la pagaie d'Écureuil Roux. Pensive, Petite Étoile laissait flotter sa main à fleur de courant. »

J'avais quinze ans quand j'ai écrit ces phrases liminaires. Je n'ai jamais terminé ce livre, comme plusieurs autres ébauches, découragée chaque fois devant l'ampleur du chantier que représente l'élaboration d'un roman. Celui-là, c'était le premier. Un ambitieux projet à saveur historique dont la toile de fond aurait été la Gaspésie des années 1700 et les principaux protagonistes, des Micmacs. Déjà.

J'ai fini par le faire, ce roman gaspésien. Trente ans plus tard, Petite Étoile est revenue dans *Mademoiselle Personne* sous les traits de Céleste, surnommée Glowejij (traduction micmaque de Petite Étoile) par son amie Marie l'Indienne. Les lieux que j'avais imaginés : la rivière aux Saumons, l'Anse-aux-Indiens, Sable-Rouge, ont servi de décor aux aventures de la belle orageuse et de ses trois amoureux.

Entre-temps, j'avais parsemé de personnages amérindiens des nouvelles, des poèmes, des chansons. Je le fais toujours. Il y a toujours un Indien dans mes histoires. Ils sont souvent des espèces de clefs de voûte. C'est le cas de Joseph, le vieil Abénaki d'*Autoportrait au revolver*.

Pourquoi eux ?

Pour moi l'écriture, comme la plupart des formes d'expression artistique, est le manifeste d'une fascination. On est fasciné par un passé, par un lieu, par une époque, par un fait culturel ou social. Par le mal. Par le sacrifice. Par la souffrance. Par l'Autre. Écrire pour comprendre, pour s'approcher, pour

finallement entrer en contact, peut-être aussi pour mieux revenir à soi.

Et puis, comme l'on trace soi-même certains chemins à parcourir, il est arrivé que je force un peu le hasard pour que la rencontre ait lieu. Les copains Micmacs de l'école secondaire, les lectures anthropologiques, quelques musées, la hideuse découverte des écoles résidentielles... puis je me suis retrouvée responsable d'un centre d'aide pour étudiants autochtones au cégep où j'enseigne. Là, j'ai fréquenté des gens de presque toutes les 11 nations qui peuplent le Québec, et me suis liée d'amitié avec plusieurs d'entre eux. J'ai visité des communautés, participé à des pow-wow, mangé du castor, partagé la chasse,

bercé les bébés. Aimé, à cœur perdre, ces survivants d'un indicible naufrage.

En ce moment, je travaille à un projet dont la plupart des protagonistes sont autochtones. Une histoire de traces dans lesquelles on marche, de traces qu'on laisse et dans lesquelles d'autres marcheront. Une histoire où je me sens, moi la Blanche, imbriquée comme pas encore une fois ça ne m'est arrivé, dans aucune autre histoire que j'ai pu écrire. Mon ancêtre maternel, fils d'un vétéran britannique de la bataille des Plaines, a été élevé par les Abénakis, puis a pris pour femme une Montagnaise. Celui du côté paternel a participé à la fondation de Port-Royal en Acadie, avant de laisser femme et enfants pour aller se cacher (pour quelles raisons ?) chez les Micmacs et d'y enfanter la lignée des Bernard qu'on trouve chez les Abénakis, les Malécites et les Micmacs. Ceci explique peut-être cela. Peut-être que je cherche à connaître de plus près ces frères et sœurs éloignés.

Peut-être.

Une chose est sûre, en tout cas. C'est que je me retrouve dans cet Autre qui me fascine et que j'invente, chaque fois me réinventant moi-même.

Ateliers-formations sur la nouvelle orthographe du français. Comme écrivain et écrivaine, apprenez à faire des choix orthographiques éclairés et modernes. 514 343-2020, nouvelle.orthographe@videotron.ca, www.nouvelleorthographe.info.

Besoin de dactylo ? Vous pourriez faire dactylographe et réviser votre manuscrit (50 mots/minute) par une pigiste depuis 1994 (ayant terminé un baccalauréat dans le domaine des communications). Travail de qualité/bon prix. 514 507-3810, regard_mudita@videotron.ca.

Dernière minute pour vos vacances ? Offrez-vous Rivière-Ouelle, à 4 h de Montréal et 15 min. de Kamouraska. Maison ancienne (1851), bord du fleuve, rosiers, montagnes de Charlevoix et spectaculaires couchers de soleil. Intérieur fonctionnel et chaleureux. Câble et Internet à haute vitesse, lits Queen. 500 \$/semaine ou 800 \$ pour 2 semaines. 418 371-0807, odile_henault@hotmail.com.

Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, raymondgparadis@gmail.com.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision, de rédaction, cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com.

Imprimante photo absolument neuve de marque HP. Prix à négocier. Nadia Ghalem, membre UNEQ : 514 739-5634.

Rédaction de demandes de subvention, dossier d'auteur, projet, etc. Tarif particulier pour les membres de l'UNEQ. Pour les organismes : demandes de subvention, reddition de compte : marie_evebeaule@hotmail.com.

Révision stylistique. Les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre UNEQ : motpourdire28@videotron.ca 418 698-0636.

Services conseils aux auteurs : évaluation et négociation d'un contrat d'édition, représentation auprès d'éditeurs et édition électronique. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., microprogramme de 2^e cycle en édition, Université de Sherbrooke. info@agencelitterairetraitdunion.com 514 234-2002 www.agencelitterairetraitdunion.com.

Service d'auteur-conseil. En tant qu'écrivaine dotée d'une vaste expérience de lectrice professionnelle pour des éditeurs, je commente vos manuscrits de récits et de romans. Mon rapport de lecture vous donne des pistes concrètes pour retravailler votre texte. Carole Massé, membre UNEQ : 514 259-5721, c.hebert.masse@videotron.ca.

Petites
annonces

Par une nuit d'hiver

SI MONTRÉAL M'ÉTAIT CONTÉE

Si pour les Montréalais l'hiver fut dur et long, la jeune poétesse colombienne Fadir Delgado Acosta, en résidence à Montréal, a sciemment décidé de venir durant les mois de la blancheur. Elle nous livre une vision cosmopolite, multicolore et aquatique des nombreux visages de la métropole.

Propos recueillis et traduits de l'espagnol
..... par Maya Ombasic

Fadir, vous aviez la possibilité de choisir la saison de votre résidence à Montréal. Pourquoi avoir choisi l'hiver ?

Fadir Delgado Acosta : Je viens de la Colombie, un pays tropical où l'été est la seule saison que l'on connaît, avec ses pluies abondantes et son soleil tapageur. Comme je n'ai jamais vécu dans un pays nordique, j'ai voulu connaître et ressentir tous les visages de l'hiver. Cette expérience m'a profondément marquée car j'ai pu me pencher, dans le silence et le retrait, sur le rapport entre l'être humain et son environnement.

Qu'est-il ressorti de cette réflexion ?

F. D. A. : J'ai obtenu la résidence dans l'optique de décliner chaque visage de Montréal avec une couleur. Ce souci et l'intérêt pour l'espace traverse depuis toujours ma création. En effet, j'ai consacré plusieurs poèmes au rapport entre l'homme et l'eau, cette entité débonnaire et omniprésente dans les Tropiques. Or, j'ai découvert à Montréal une autre forme d'eau : la neige. Cette dernière laisse ses traces et ses couleurs sur la ville, mais elle définit également le rapport qu'ont les Montréalais entre eux.

J'ai été fascinée de constater, lors de mes nombreuses entrevues avec les Québécois et les néo-Québécois, à quel point leur vision de l'hiver et de la ville change. Pour les Québécois, l'hiver, ce sont les étendues blanches, limpides et libératrices, même lorsqu'ils se trouvent au milieu d'une foule urbaine. Pour les autres, il y a parfois du gris, du bleu et même du rouge. Tout dépend de la couleur de leur âme et de leur histoire personnelle.

Cette découverte multicolore et polyphonique a profondément marqué mes poèmes, sans parler de la neige dans ses formes aquatiques. Vers la fin de l'hiver, lorsque la neige s'est mise à fondre, certains endroits de Montréal ressemblaient aux villages des Tropiques durant la saison des pluies...

Pourriez-vous nous donner quelques exemples ?

F. D. A. : Je vais commencer par ma première impression de la ville, déclinée sous la couleur jaune. Le jaune a peu à voir avec la neige. Ce sont plutôt les toits du désert, les déserts

sans l'eau, là où même l'eau a soif. La neige crie quelque chose. Personne ne l'écoute. Les gens se regardent sans se voir. D'autres se cachent dans leurs propres rues, dans les recoins antiques de leur âme. Je crois qu'ils parlent seuls même quand l'hiver les oblige à se regarder en face...

Les gens sont les fenêtres fermées qui regardent l'inconnu du dehors. Les déserts demeurent intacts, comme les villes endormies, comme les peaux de cristal. Étrange impression que tout pourrait un jour fondre. Montréal est une ville liquide. C'est une goutte d'eau qui se boit elle-même.

Cet espace « liquide » a aussi produit sur vous un sentiment de liberté...

F. D. A. : Avant de débarquer à Montréal, j'étais à Bogotá, une ville de 7 millions de personnes. Les gens y souffrent du manque d'espace. Même si Montréal est une métropole vivante, qui bouge sans cesse, dans certains endroits de la ville, on a l'impression d'être à la campagne. Paradoxalement, j'ai eu l'impression de vivre au centre du monde mais aussi à l'écart de tout. J'ai transposé ce sentiment sur mon propre espace intérieur. En fait, jamais avant de venir à Montréal, je ne me suis autant posé la question entre le centre et la périphérie, entre le vrai moi, unique et indivisible, et les nombreux moi qui s'agrafent à notre intime expérience du réel, au fur et à mesure que nous changeons. C'est la raison pour laquelle, une résidence d'écriture dans une ville que l'on ne connaît pas est un moment privilégié dans la vie d'un artiste. C'est là que nous avons le luxe et la chance de mesurer la distance entre le connu et l'inconnu...

Justement, pourriez-vous nous dire un peu plus sur cette résidence du point de vue logistique ? Connaissez-vous quelque chose au sujet de Montréal et des organismes qui vous ont accueillis avant de venir ?

F. D. A. : J'ai pris connaissance de l'UNEQ en Colombie. J'étais fascinée de constater qu'une telle union avait la capacité de défendre les droits et les intérêts des écrivains. J'étais aussi enchantée de constater à quel point les écrivains avaient la foi en leur institution. C'est un triste constat, mais en Amérique Latine, on a malheureusement le réflexe de se méfier des institutions. Or, lorsque j'ai personnellement rencontré l'équipe de l'UNEQ, j'ai compris qu'elle défend très bien non seulement les droits de ses membres, mais aussi ceux des écrivains en résidence (rires). L'UNEQ a été d'une grande aide logistique, mais aussi humaine. J'avais l'impression d'être en famille et je savais que je pouvais compter sur eux devant les obstacles qui pouvaient se présenter sur mon chemin. Je leur suis infiniment reconnaissante d'avoir rendu mon expérience si enrichissante. Je dois aussi mentionner les gens du CALQ qui m'ont tout aussi bien accueillie et avec qui je me suis également sentie en famille.

Enfin, avez-vous pu réciter vos poèmes en français ?

F. D. A. : Une des choses que l'équipe de l'UNEQ m'a aidé à surpasser, c'est ma timidité de parler en français. Montréal, c'est ça aussi : encourager tous les accents à s'exprimer en français mais aussi permettre à toutes les différences qui traversent la ville de laisser leur empreinte.

Le droit d'auteur

DANS LE BON RAPPORT



Si je vous demandais quel pourcentage du prix de vente vous recevez depuis la parution de votre dernier livre, sauriez-vous me le dire ? Maintenant, si je vous demandais si le pourcentage que vous recevez est (a) le fruit d'une négociation (b) un droit acquis ou (c) prévu par la Loi sur le droit d'auteur, que répondriez-vous ?

Ève Boissonnault

.....
La direction de l'UNEQ, qui a à l'œil la progression de l'industrie du livre au Québec, a récemment formulé une autre question à l'égard de quelques pratiques en cours : Comment se fait-il que l'on retrouve chez certaines maisons d'édition un glissement du droit d'auteur de 10 % à 8 % ?

Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ : « Cette pratique, si elle n'est pas la norme, soulève plusieurs questions. Qu'est-ce qui la motive ? Le travail de

l'auteur est-il le seul à être ainsi affecté ? Comment ceci se justifie-t-il au regard du restant de la chaîne du livre ? »

« Belle question ! », lance d'entrée de jeu M^e Véronique Roy, avocate en droit du divertissement. « C'est d'autant plus choquant que les éditeurs ici sont subventionnés, ce qui n'est pas le cas partout. »

Elle cite les faits légaux : « La *Loi sur le droit d'auteur* ne prévoit aucun pourcentage ni montant pour les utilisations d'œuvres. La *Loi sur le statut de l'artiste* n'en prévoit pas non plus. »

Encourageant.

C'est que le droit d'auteur, le pourcentage du prix de vente que reçoit l'auteur à titre de rémunération, tient des « usages » nationaux, certes, mais aussi internationaux. Il est chiffré à 10 %. « Cet usage est d'ailleurs généralisé sur les autres marchés comparables au Québec comme la France, l'Allemagne et les États-Unis, » précise Me Roy.

Mais, encore, faudrait-il savoir garder coutume puisqu'il ne s'agit pas ici d'un acquis. Il ne faut donc pas que les maisons d'édition refilent aux auteurs les frais de production du livre, une responsabilité financière qui incombe à l'éditeur depuis toujours.

La chaîne du livre, on la connaît, répartit les revenus de la vente d'un livre comme suit : l'auteur (10 %), l'éditeur (35 %), le distributeur (15 %) et le libraire (40 %). L'UNEQ incite donc les auteurs à maintenir les usages, les coutumes si on veut, et à signer des contrats pour des droits d'auteur d'un minimum de 10 %. Pour l'intérêt des auteurs, certes, mais aussi pour l'avenir du droit d'auteur, qui est défini par son application. Ce qui stipule que chacun d'entre nous défende l'usage d'une industrie entière, à son nom et à celui de ses pairs.

Dans son étude « Le droit d'auteur en usage en Europe » (octobre 2010), le Motif, l'observatoire du livre et de l'écrit de la Région Île-de-France, lance un appel à l'action qui, dans le cas dont nous parlons aujourd'hui, est des plus nécessaires : « La place de l'auteur dans les réflexions juridiques et économiques liées au secteur de l'édition, ou plus généralement du livre, dont il est pourtant le premier acteur, est moindre. [...] L'auteur est insuffisamment au cœur des questions sur le droit d'auteur. »

À nous donc de jouer.